



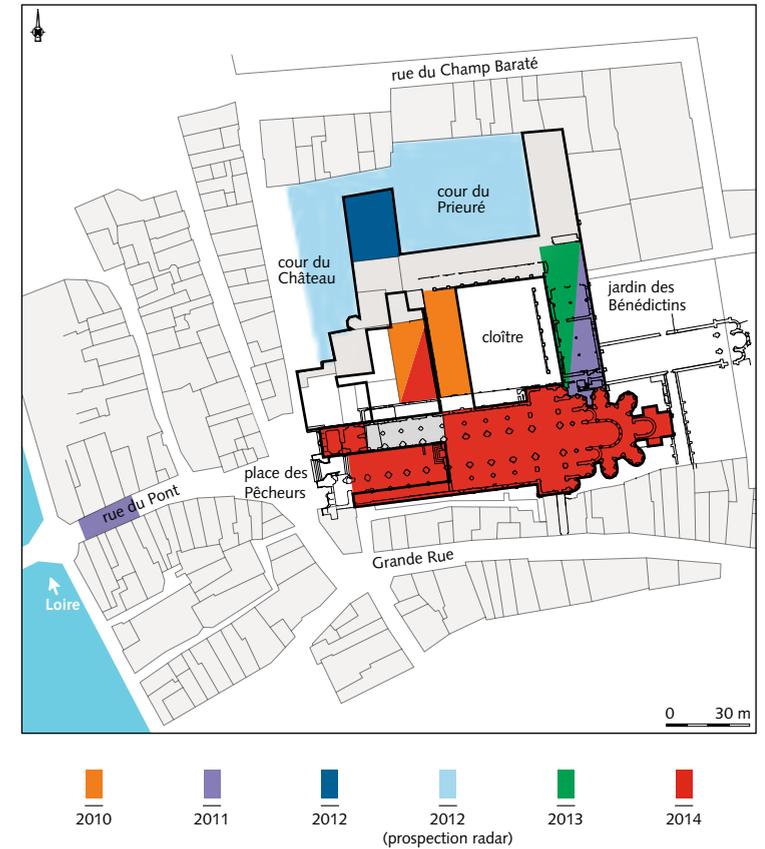
ARCHÉOLOGIE EN BOURGOGNE
LE PRIEURÉ NOTRE-DAME, UNE TRAVERSÉE DU TEMPS
LA CHARITÉ-SUR-LOIRE (NIÈVRE)



UN PRIEURÉ DANS LA VILLE

Posé sur la pente d'un coteau glissant doucement vers la Loire, l'ancien prieuré Notre-Dame est intimement lié à la ville, et inversement, au point que les deux clochers qui émergent de l'océan des toits, la tour Sainte-Croix et le clocher des Bertranges, sont comme deux phares protecteurs et rassurants. Le prieuré est implanté entre deux axes de circulation, à l'occident la Loire et à l'orient d'antiques réseaux routiers bordant le plateau. À partir de sa fondation par les moines de Cluny, au milieu du XI^e s., naît et se développe la ville, limitée par un rempart au Moyen Âge. Intra-muros, de nombreuses maisons conservent aujourd'hui des aménagements de confort et d'accueil, révélant le dynamisme économique insufflé par

le monastère qui attirait pèlerins, voyageurs et commerçants, plaçant définitivement La Charité parmi les sites ligériens les plus prestigieux de l'époque romane. Si les conditions sont réunies pour favoriser l'implantation humaine, on ne sait quasiment rien de l'occupation du site avant la fondation clunisienne. Les témoignages archéologiques, ténus et erratiques – quelques tessons de céramique gallo-romaine –, ne sauraient à eux seuls valider l'idée selon laquelle une *villa* aurait existé au cours des premiers siècles de notre ère, là où s'installe plus tard le monastère. Bien que l'Histoire ait retenu le nom primitif du lieu, Seyr, l'archéologie ne permet pas d'en percevoir la réalité physique.



UN SIÈCLE ET DEMI D'INTÉRÊTS ARCHÉOLOGIQUES

Comme pour beaucoup de sites religieux dont le prestige s'est éteint avec le départ de ses occupants, puis avec sa vente au titre des Biens nationaux après la Révolution, la réaffectation des bâtiments conventuels à des activités artisanales et commerciales, au début du XIX^e s., va faire oublier le cloître et les bâtiments qui l'entourent. Dès 1880, des sondages archéologiques sont réalisés place Sainte-Croix pour tenter de retrouver les vestiges des travées disparues de la nef de l'église Notre-Dame. En 1929, Pierre Beaussart en détaille l'architecture. La description des bâtiments conventuels repose, quant à elle, sur l'interprétation des chroniques de l'Ancien Régime, et renvoie une image des lieux marqués par les reconstructions

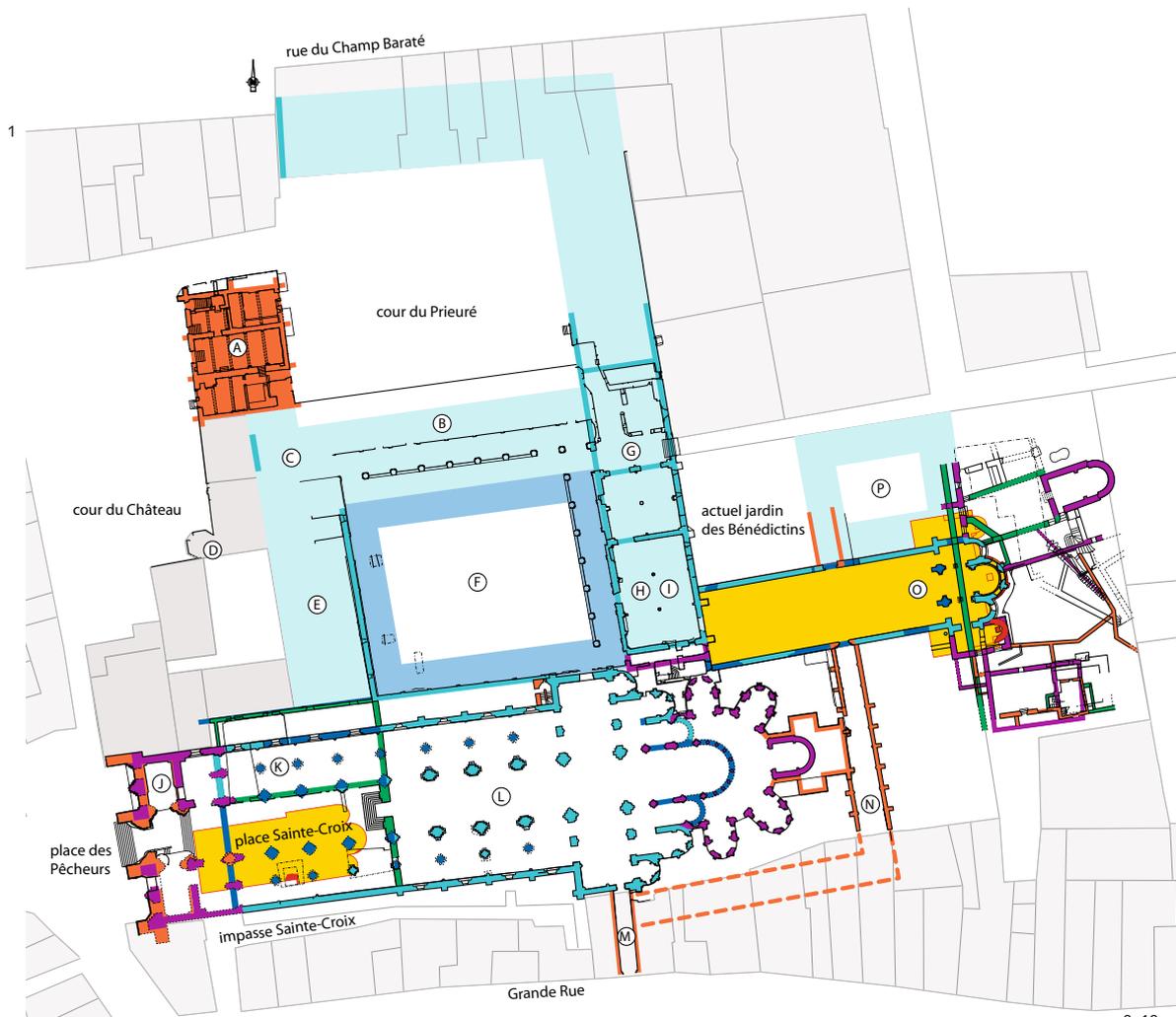
postérieures au grand incendie de juillet 1559. Ce sont les fouilles menées par Serge Renimel dans les années 1970/1980, puis par Chantal Arnaud dans les années 1990 (liées au classement "Grand site d'intérêt national"), qui inscrivent le prieuré de La Charité dans une dynamique de recherches de terrain méthodiques et scientifiques : l'archéologie du bâti, pratiquée à La Charité comme ailleurs, n'est pas différente de l'archéologie du sol en cela qu'elle utilise les mêmes méthodes. Il s'agit bien de déconstruire l'objet d'étude pour mieux le comprendre, qu'il soit en élévation ou dans le sol. Depuis 2010, les recherches archéologiques, menées par le CEM et nourries des réflexions antérieures, proposent une nouvelle lecture du site, de ses origines et de son développement.

1. Église Notre-Dame, le transept nord depuis le Sud-Ouest avec les fouilles en cours (1954). *Musée de La Charité*
2. Localisation des interventions archéologiques du CEM.

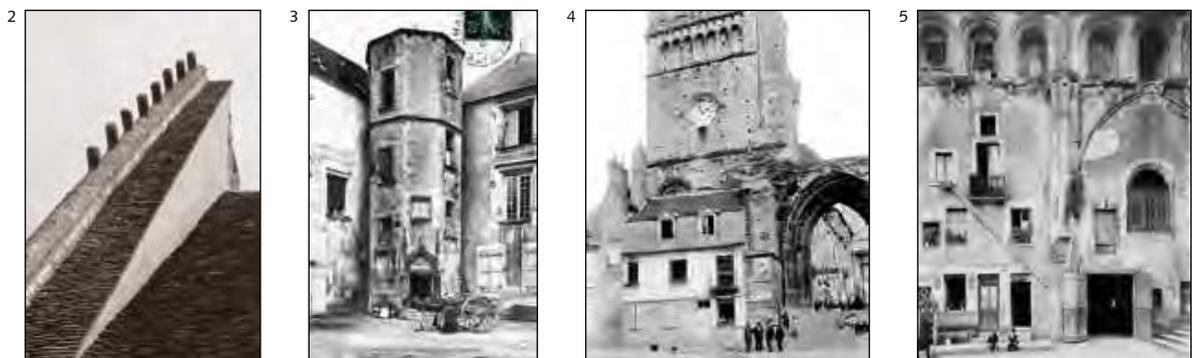
Les crédits iconographiques sur l'ensemble de cette monographie sont de l'équipe du Centre d'études médiévales (CEM), sauf mention indiquée.

- A. Logis des hôtes
- B. Réfectoire
- C. Cuisines
- D. Logis du prieur
- E. Cellier
- F. Cloître
- G. "Passage Méricmée"
- H. Salle capitulaire
- I. Dortoir au 1^{er} étage
- J. Tour Sainte-Croix, clocher
- K. Paroisse Sainte-Croix
- L. Église Notre-Dame
- M. Galerie de La Madeleine de Ragny
- N. Galerie Gothique
- O. Église Saint-Laurent
- P. Petit cloître

AUX ORIGINES DU PRIEURÉ



- avant le XI^e s.
- avant le XI^e s. restitué
- XI^e s.
- XI^e s. restitué
- XII^e s.
- gothique
- XVII^e s.
- cadastre



La connaissance des origines du prieuré est issue d'une chronique du XII^e s. et de la charte de fondation de 1059. La chronique de Richard de Cluny, rédigée dans les premières années du XII^e s., semble sujette à caution car elle renvoie, selon ses détracteurs, à des événements tenant de la légende. Vers 700, un certain Rollon, comte de Roussillon, aurait confié à saint Loup la fondation d'un monastère sur le lieu de Seyr dont il était le seigneur. Placé sous le vocable de la Vierge, l'établissement aurait compté de nombreux moines vivant selon la règle de saint Basile. Avant le milieu du VIII^e s., l'église, détruite par les Vandales, fut abandonnée pendant neuf ans. Pépin le Bref (751-768), de retour d'une campagne contre les Lombards, passant par Seyr et voyant le site déserté, autorisa quelques moines à rétablir le monastère qui demeura onze ans sous l'abbatit d'Étienne, avant d'être de nouveau détruit par les Vandales (vers 781). Vers 1054, Rainaud de La Marche, seigneur de Seyr, offre les terres du monastère ruiné à Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre (1054-1076), qui confie le rétablissement de l'ancienne abbaye à son ami Hugues, abbé de Cluny. En 1056, celui-ci délègue

au moine Gérard la direction du nouvel établissement. L'entreprise est suffisamment avancée en 1059 pour être confirmée par la charte de fondation qui constitue la source la plus fiable concernant son instauration sur la terre de Seyr : Geoffroy, évêque d'Auxerre, donne à l'abbé de Cluny l'ancienne église ("ruinée par l'impiété des infidèles") dédiée à la Vierge et les terres qui en dépendent. Entre 1060 et 1070, face au développement du projet clunisien, Rainaud de La Marche, premier donateur, puis son fils, ulcérés de voir leurs paysans fuir les terres pour se placer sous l'autorité des moines et leur bourg délaissé au profit du nouveau marché de Seyr, tentent de restaurer leur autorité *manu militari*. Au cours d'une attaque, l'église est endommagée et devra être restaurée : il ne peut s'agir que de l'édifice reconstruit à partir de 1056, les travaux de la grande priurale n'étant pas commencés ou trop peu avancés pour subir les dégâts décrits. Selon cette même chronique, le conflit entre le prieuré et les seigneurs locaux prend fin en 1084.

Entre les années 1070 et les premières années du XII^e s., les nombreuses donations et affiliations de prieurés marquent une période de prospérité qui permet l'accomplissement d'un projet grandiose, dont la grande église Notre-Dame est le symbole.

Dès 1084, l'ancienne Seyr devient La Charité ("... *Deo et sanctae Mariae de Charitate...*"*). Le successeur de Gérard, Vuilmus, resta prieur jusqu'à la consécration de l'église Notre-Dame par le pape Pascal II en 1107. Ode Herpin (1107-1130) est à la tête du monastère lors de la reprise du chantier de cette église avec la reconstruction du chevet, l'ajout de deux travées à la nef et la construction des tours de façade, projet peut-être abouti sous le priorat d'Imarus (1130-1137).

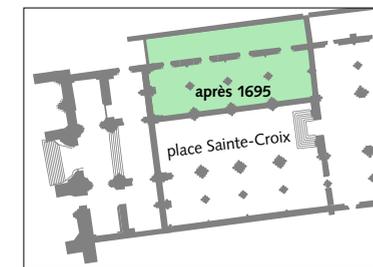
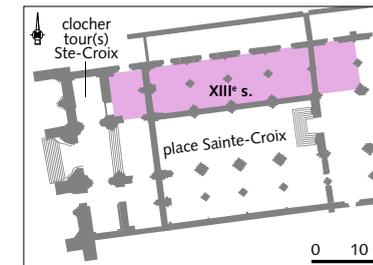
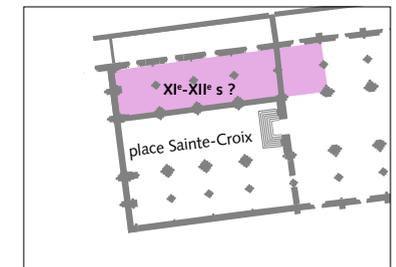
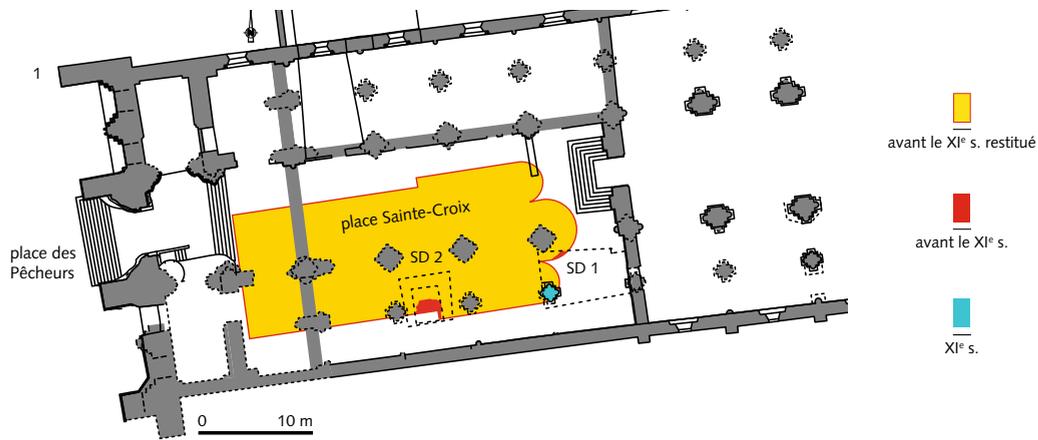
1. Plan général du Prieuré.
2. Cour du Château, détail du toit du logis des hôtes.
3. Cour du Château, logis du prieur vers 1900. *Collection particulière*
4. Église Notre-Dame, façade, portail gothique et tour Sainte-Croix, vers 1900. *Musée de La Charité*
5. Place Sainte-Croix, 5^e et 6^e travées du collatéral nord de la nef de Notre-Dame. *Musée de La Charité*
6. Saint-Laurent, fouilles en cours depuis le Nord-Est. *S. Renimel, 1975*

MOYEN ÂGE :
haut Moyen Âge : V^e-IX^e s.

- Préroman X^e s.
- Roman, XI^e-XII^e s.
- Gothique, fin du XII^e-XV^e s.
- Renaissance, fin du XV^e-XVII^e s.

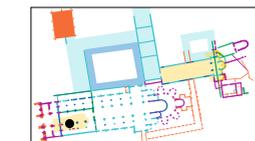
* ("... Dieu et sainte Marie de la Charité...")





paroisse Sainte-Croix restituée

paroisse Sainte-Croix restituée



1. Place Sainte-Croix et localisation des sondages.
2. Sondage 2 : jonction entre un transept peu saillant et la nef.
3. Sondage 1 : absidiole incluse dans les fondations du pilier et abside.
4. Place Sainte-Croix : sondage 1.

* abbaye Saint-Germain et cathédrale Saint-Étienne.



4

UNE ÉGLISE SOUS LA PLACE SAINTE-CROIX

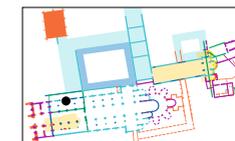
L'objectif des fouilles place Sainte-Croix, en 2014, était de vérifier la position et surtout la nature des travées de la nef de Notre-Dame détruites lors du grand incendie de juillet 1559. Contre toute attente, elles ont révélé que les fondations de cette église s'appuyaient sur des maçonneries plus anciennes – abside et jonction entre un transept peu saillant et une nef – appartenant à une église jusqu'alors inconnue. Sa datation repose sur des arguments stratigraphique (les fondations des piles de la nef de Notre-Dame s'appuient sur l'arase de ces maçonneries), typologique (les joints rubanés renvoient au premier tiers du XI^e s., voire à la période carolingienne), et archéométrique (une analyse ¹⁴C donne une date située entre 971 et 1048). Certains mortiers ocre-orangés

rapellent ceux des maçonneries carolingiennes d'Auxerre*, de Cluny et de Vézelay. Ces constatations, confortées par une datation ¹⁴C (1050-1080) effectuée sur un élément de l'abside partiellement mise au jour, démontrent que cette église a fait l'objet de reprises ou de réparations lors de la fondation du prieuré. Le réemploi de fragments de sarcophages de pierre dans la maçonnerie symbolise la volonté de marquer la continuité de l'occupation du lieu. Il est possible que cette église soit une église paroissiale, qui, présente avant la fondation du prieuré au milieu du XI^e s., est détruite au fur et à mesure de la progression du chantier de Notre-Dame avec un transfert des fonctions paroissiales dans le collatéral nord de la grande prieurale.

L'ÉGLISE PAROISSIALE SAINTE-CROIX

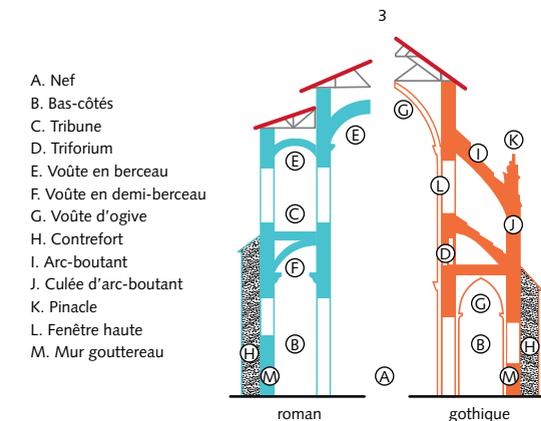
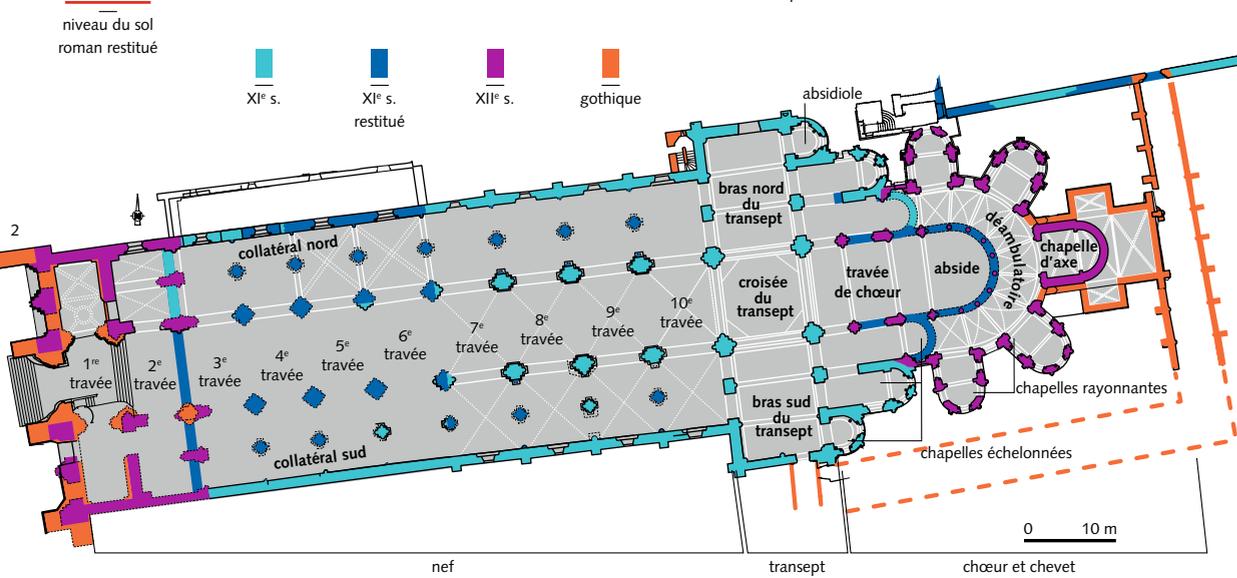
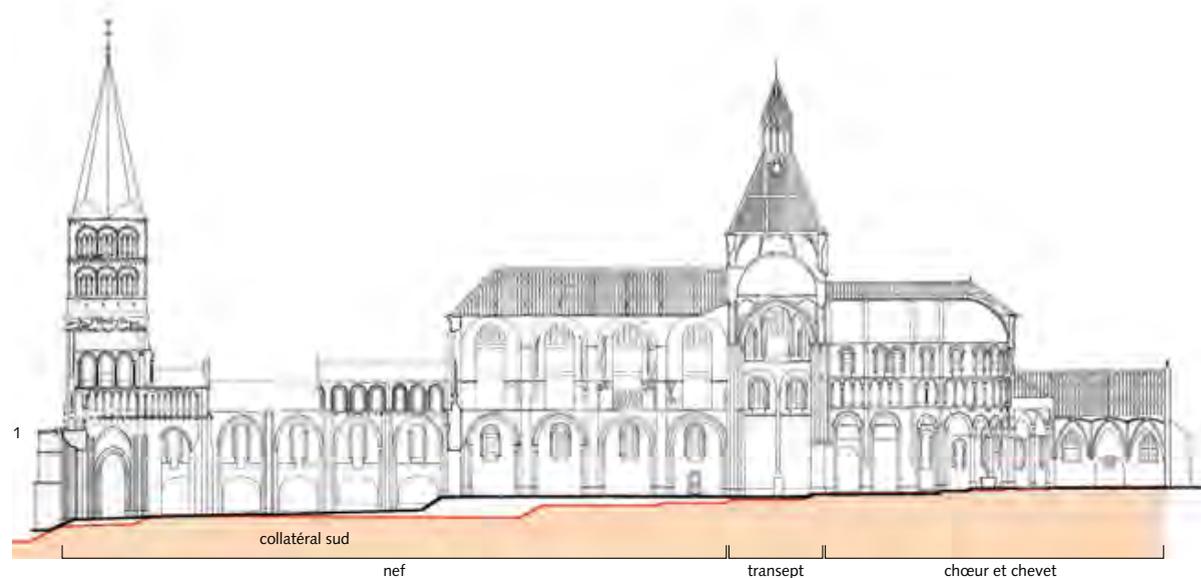
En 1209, lors de la fondation des deux paroisses urbaines, Saint-Jacques et Saint-Pierre, en raison de l'accroissement de la population, la paroisse Sainte-Croix est mentionnée pour la première fois. L'absence de sa mention dans les textes antérieurs émanant de l'évêché d'Auxerre ne signifie pas qu'elle n'existait pas mais que, située dans la prieurale, elle dépendait de Cluny et non pas de l'évêque. On ne connaît quasiment rien de l'organisation de cette paroisse et du cimetière qui devait en dépendre au cours du Moyen Âge. On accédait à l'église paroissiale transférée dans les travées 2 à 7 du collatéral nord de Notre-Dame par l'Ouest. L'autel était situé dans la septième travée. On ignore

en revanche la façon dont elle était séparée de la nef centrale. Le sanctuaire de Sainte-Croix est supprimé lors de la reconstruction des quatre dernières travées de l'église prieurale et la création d'une nouvelle façade, en 1695. En dédommagement, l'église paroissiale est agrandie vers le Nord avec l'adjonction d'un collatéral de quatre travées ouvert sur sa nef et éclairé au Nord par de grands *oculi* ovales. Cet état reste visible aujourd'hui, bien qu'englobé dans les habitations privées et l'office de tourisme. La paroisse Sainte-Croix, à l'instar des paroisses Saint-Jacques et Saint-Pierre, disparaît en 1791 et Notre-Dame devient la seule église paroissiale de la ville.



1. Porte ouest d'accès à la paroisse entre la chapelle sous clocher et la 2^e travée nord.
2. Paroisse Sainte-Croix, évolution de l'emprise.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME



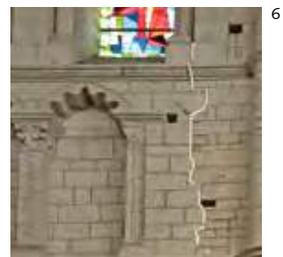
On admet communément que la construction de la grande priurale a commencé dès la fondation, en 1059, mais l'analyse des textes et des données archéologiques situe plutôt l'engagement du chantier dans les années 1070-1080. En effet, il semble que les moines privilégient l'implantation des lieux de vie communautaire (les bâtiments autour du cloître), se contentant de rétablir les églises antérieures. Les conflits des premiers temps entre les seigneurs locaux, soucieux de leurs intérêts, et l'ambition clunisienne justifient d'autant le démarrage progressif d'un grand projet destiné à marquer les esprits. Le chantier s'engage d'abord par la construction du chevet dont ne subsistent aujourd'hui que quatre des six chapelles échelonnées, puisqu'une génération plus tard, un nouveau chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes est construit, prolongeant ainsi l'église vers l'Est. La position de l'abside centrale du premier état n'est pas clairement établie et plusieurs solutions ont été proposées, entre une inscription exacte sous la colonnade du déambulatoire visible actuellement ou en retrait, plus à l'Ouest ; l'analyse des élévations conforte la première hypothèse.

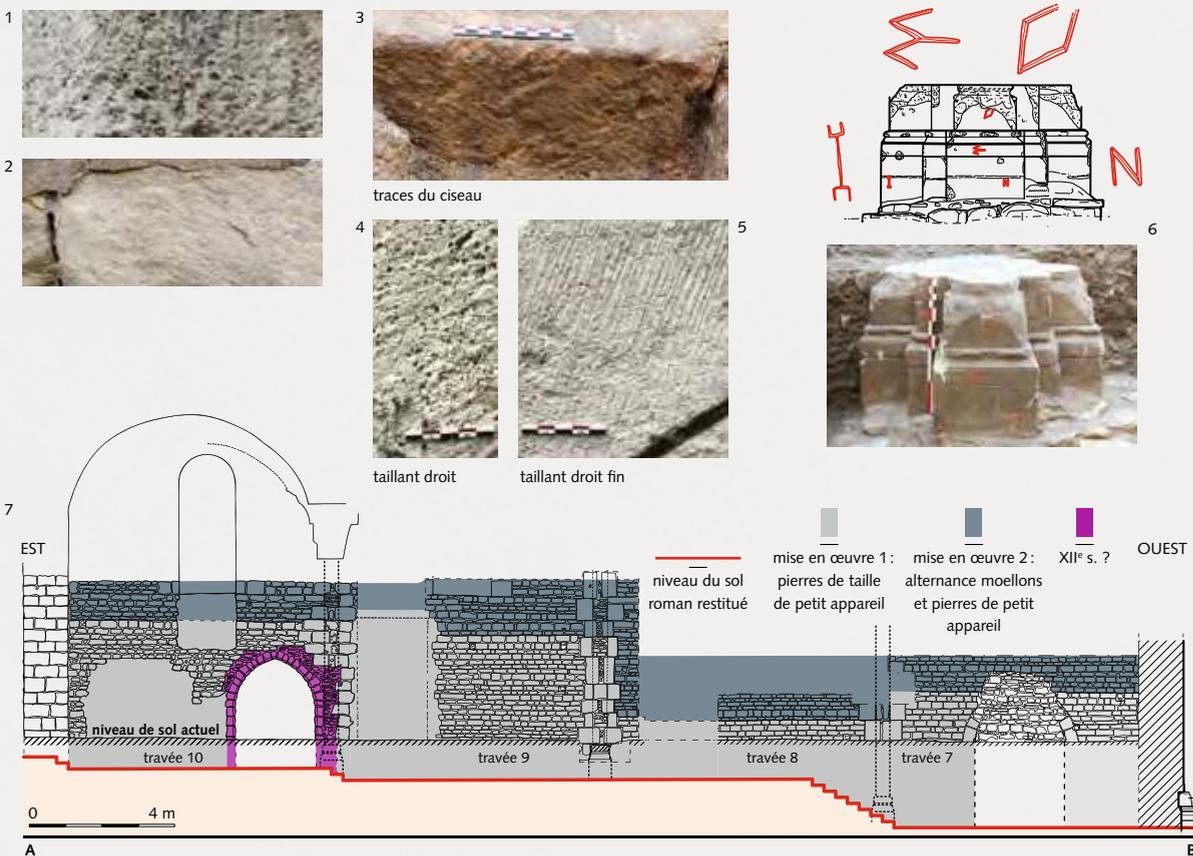
Tout porte à croire que l'on construit d'abord la partie extérieure du nouveau chevet avec les chapelles rayonnantes en se rattachant entre les deuxième et troisième chapelles du chevet antérieur ; puis on en démolit l'abside principale et les troisième chapelles pour construire les travées du nouveau chœur et le déambulatoire. Un changement de parti architectural est visible avec la hauteur de la colonnade qui, à l'origine, devait être moins importante. L'engagement du chantier de la nef dans les années 1080 est aussi démontré par l'étude des techniques de construction.

La progression du chantier s'accompagne de changement de partis architecturaux comme, par exemple, la forme des arcs ou l'organisation du faux triforium (D). L'économie du chantier change également : dans le transept et les deux premières travées des murs gouttereaux (H) des collatéraux, les parements sont en pierre de taille de petit appareil ; dans les travées suivantes, ils sont composés d'une alternance de moellons et pierres de petit appareil. Le relevé pierre à pierre du mur gouttereau sud montre que la maçonnerie a été montée sur une certaine hauteur, suivant le dénivelé et la nécessité d'insérer une porte. Le changement dans le type de mise en œuvre avec la reprise de la construction ne peut pas être uniquement fondé sur une meilleure maîtrise, en cours de chantier, de la taille de la pierre ou des techniques de maçonnerie. Il résulte également d'un changement du couverture des collatéraux puisque l'on passe de voûtes en berceau à des voûtes d'arête.

Une portion de la façade du XIe s. de la nef reste visible dans le comble des habitations occupant, aujourd'hui, le collatéral nord. Dans les années 1130, les deux nouvelles travées, qui augmentent la nef vers l'Ouest avec peut-être deux tours et portails, se plaquent contre la façade de la fin du XIe s. Si l'existence d'une avant-nef ne peut être attestée, il est possible que les différents emmarchements restitués dans la nef aient organisé l'espace intérieur.

1. Église Notre-Dame, coupe ouest-est avec restitution du niveau roman et des emmarchements des XI^e-XII^e s. (Lablaude, 1967), CEM
2. Église Notre-Dame, plan phasé.
3. Vocabulaire de l'architecture romane et gothique.
4. Transept sud et 1^{re} travée du chœur.
5. Détail d'un chapiteau du collatéral nord intégré dans une habitation.
6. Coup de sabre (en blanc) témoignant d'une étape de chantier lors de la reconstruction du chevet.
7. 3^e chapelle échelonnée nord, vestige du voûtement antérieur à la reconstruction du chevet.





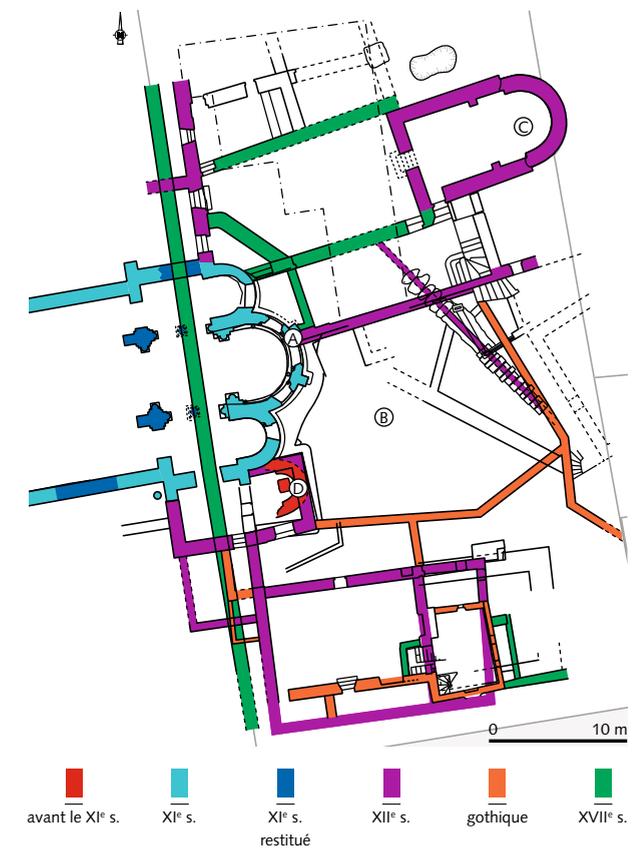
MATÉRIAUX ET TECHNIQUES DE MISE EN ŒUVRE

L'étude des matériaux mis en œuvre permet d'aborder l'économie du chantier et son évolution dans le temps. Les constructions romanes utilisent les calcaires oolithiques blancs (1) locaux et, probablement, des pierres des carrières de Bulcy, Narcy ou Malvaux. Les tympanes de la façade de la priurale sont en pierre d'Apremont-sur-Allier. La pierre beige-jaune (2) de Nevers apparaît à l'époque gothique pour la modification du chevet et pour la reconstruction du grand portail de la façade occidentale de Notre-Dame et des bâtiments annexes (cellier, logis du prieur). Entre l'engagement du chantier, milieu XI^e s., et son aboutissement, début XII^e s., puis les modifications

des années 1130 (chevet et façade), on suit l'évolution des outils et on date la mise en œuvre des pierres. L'outil va s'adapter, en profitant d'une meilleure qualité des métaux, de l'évolution des modules (du moellon au grand appareil) et de l'invention de nouvelles formes architecturales. Les traces de ciseau ne sont présentes que sur les structures de l'église découverte sous la place Sainte-Croix datée globalement du X^e s., mais c'est le taillant droit qui est l'outil de prédilection des tailleurs du prieuré. Dans cette même démarche d'analyse technique, on suit des équipes, voire des tailleurs, à travers la reconnaissance et la cartographie des marques lapidaires (8), dont on ne sait si elles sont individuelles ou collectives.

6. Église Notre-Dame, relevé et photo des marques lapidaires d'un pilier.

7. Église Notre-Dame, relevé de l'élevation du mur sud de la nef, avec indication des mises en œuvre.



LA DÉCOUVERTE DU CHEVET DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT

Les véritables travaux archéologiques, méthodiques et scientifiques, débutent sur le site en 1975 avec la fouille du chevet d'une église insoupçonnée et de ses abords, détectés en 1974 par prospection électrique. Il s'agit du chevet de l'église Saint-Laurent (A), dont l'importance patrimoniale sera très vite mise en avant grâce à l'enthousiasme de l'association Les Amis de La Charité. Entre 1975 et 1982, les fouilles réalisées sous la direction de Serge Renimel mettent au jour l'église Saint-Laurent, plusieurs fois citée dans les textes mais dont on avait oublié l'emplacement. À l'Est et au Sud-Est du chevet, S. Renimel découvre un ensemble de bâtiments qu'il interprète comme l'hôtellerie (B) et, au Nord-Est, une chapelle (C) à simple abside et nef unique du XII^e s.

Au Sud du chevet de Saint-Laurent, les fouilleurs découvrent les vestiges d'une petite abside (D) liée à l'argile, avec la fondation d'un massif d'autel, sous une petite chapelle funéraire gothique. Cette abside appartient à une construction carolingienne, comme le montre la céramique recueillie dans les niveaux de sol. À partir de 1990, les études de Chantal Arnaud fixent la construction de Saint-Laurent aux environs de 1080, et montrent que sa nef se prolongeait jusqu'à l'aile est du cloître. Une porte la mettait en relation avec la salle capitulaire, comme à Cluny avec la chapelle Sainte-Marie. Saint-Laurent est une église dont la fonction mémorielle peut être proposée par analogie avec l'abbaye-mère, Cluny, et par son autre vocable d'église de Tous les Saints.



1. Saint-Laurent, chevet en cours de dégagement, en 1975. S. Renimel

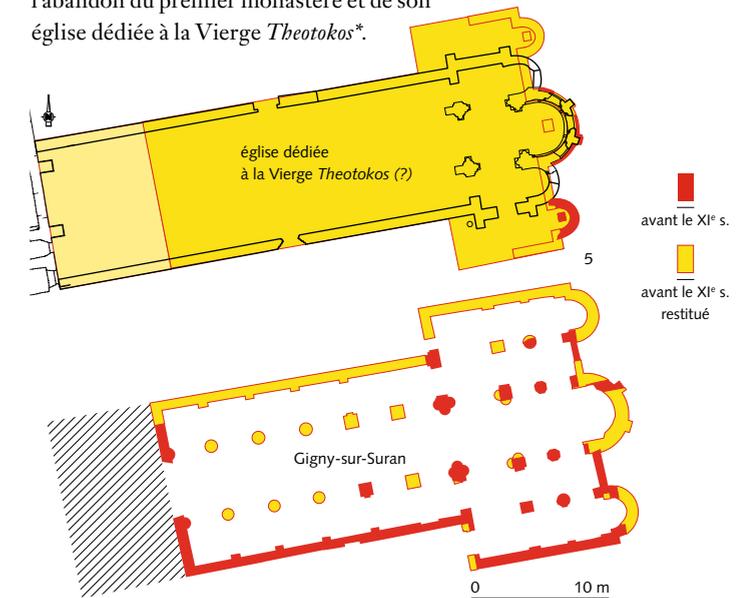
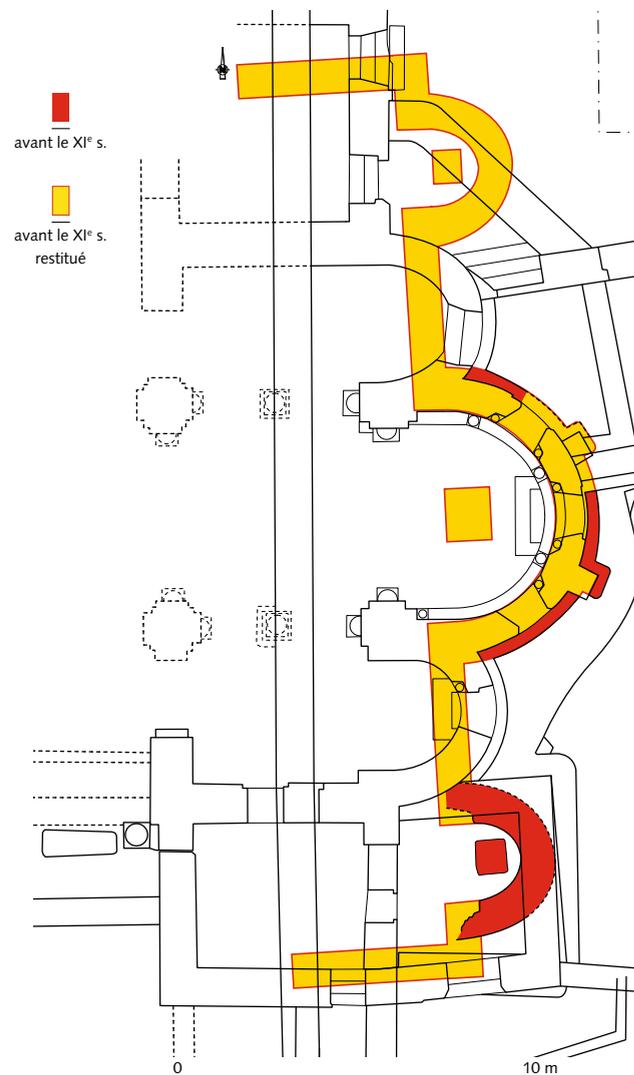
2. Saint-Laurent, plan général des fouilles, phasage 2014. (S. Renimel, 1982), CEM

LA RÉINTERPRÉTATION DE SAINT-LAURENT

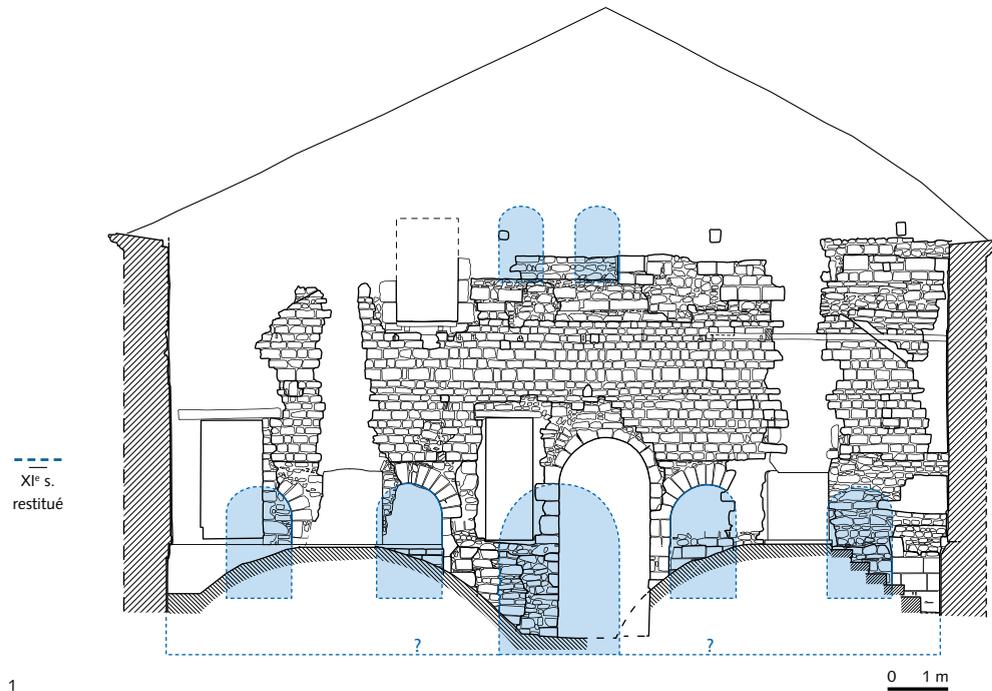
L'étude archéologique et la reprise des données anciennes conduisent à penser qu'une autre église est présente sur le site avant le milieu du XI^e s. En effet, il est probable que Saint-Laurent succède à un édifice plus important et plus développé qu'une simple chapelle, comme suggéré jusqu'à présent. Les photographies prises du chevet en cours de dégagement dans les années 1970 montrent clairement que les élévations romanes reposent sur des fondations dont le plan est décalé. Il ne s'agit probablement pas de ressauts mais plus vraisemblablement d'un chevet antérieur, arasé, sur lequel s'appuie la nouvelle construction. Par ailleurs, si l'on considère que la structure mise au jour au Sud n'est pas une abside mais une absidiole, on peut proposer le plan d'un chevet se rapprochant de celui de Gigny-sur-Suran (Jura) pour le X^e s., par exemple. En prenant les proportions de l'abbaye jurassienne, rapportées à celles du chevet restitué ici, on obtient un bâtiment qui s'inscrit parfaitement dans la future emprise de Saint-Laurent. Il est alors possible que l'on soit en présence du sanctuaire mentionné dans la charte de 1059 – "*... in honore gloriosae Virginis Theotokos dedicatum...*"* – qu'investiront Gérard et ses compagnons. Nous avons proposé que l'église mise au jour place Sainte-Croix puisse être paroissiale, transférée par la suite dans le collatéral nord de Notre-Dame. Mais avec l'hypothèse d'un premier sanctuaire à l'emplacement de Saint-Laurent, on pourrait être

en présence d'un monastère avec au moins deux églises, l'une réservée à la communauté, l'autre (place Sainte-Croix) correspondant à l'église funéraire. La présence d'éléments de sarcophages en réemploi illustrerait non seulement cette fonction funéraire, mais également la volonté d'en maintenir le souvenir jusque dans la construction. Cette idée d'ensemble double est proposée pour le site originel de Vézelay situé à Saint-Père (89), avec les églises Notre-Dame et Saint-Pierre. Cette dernière est l'église funéraire, qui deviendra ensuite paroissiale. On pourrait avoir ce même schéma à La Charité, avec un changement de statut pour l'église retrouvée place Sainte-Croix qui devient paroissiale après l'abandon du premier monastère et de son église dédiée à la Vierge *Theotokos**.

1. Hypothèse d'emprise des églises primitives.
 2. Saint-Laurent, abside principale du chevet, détail des fondations décalées. S. Renimel
 3. Saint-Laurent, aménagement des vestiges, 2010.
 4. Hypothèse de restitution du plan du chevet de l'église antérieure à Saint-Laurent (Vierge *Theotokos* ?).
 5. Comparaison du plan de Gigny-sur-Suran et du plan restitué de l'église dédiée peut-être à la Vierge *Theotokos*.
 6. Saint-Laurent, chevet, état actuel.
- * dédiée à la glorieuse Vierge *Theotokos* (Mère de Dieu).



LE CLOÎTRE ET SES BÂTIMENTS



1



2

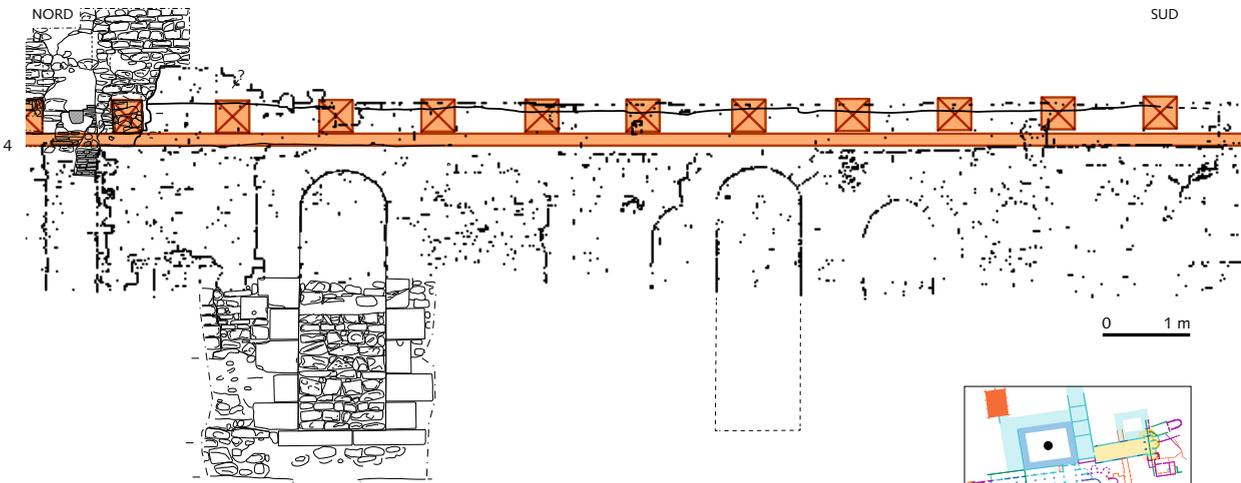


3

On considère qu'au moment de la fondation clunisienne, l'église dédiée à la Vierge (?) est encore en élévation et utilisée par les nouveaux venus, imposant l'implantation des nouveaux bâtiments du prieuré. Un peu avant la fondation de 1059, le chantier s'engage sur la construction des bâtiments nécessaires à la vie communautaire. Le sanctuaire dédié à la Vierge (?) devient l'église monastique en attendant l'aboutissement du grand projet, sans doute déjà défini.

On reconnaît les distributions habituelles d'un monastère bénédictin, avec, à l'Est, la salle capitulaire surmontée du dortoir, au Nord le réfectoire et les cuisines et à l'Ouest les espaces de stockage, cellier et greniers. La salle capitulaire* a conservé son importante surface d'origine de 228 m² (204 m² à Cluny et 194 m² à Saint-Bénigne de Dijon) et, malgré les reprises et les bouchages, les baies et portes romanes se distinguent sur l'élévation orientale. Le voûtement est inséré dans la première

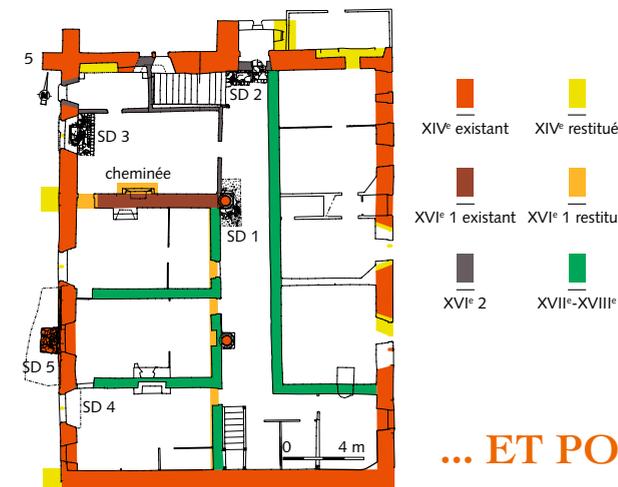
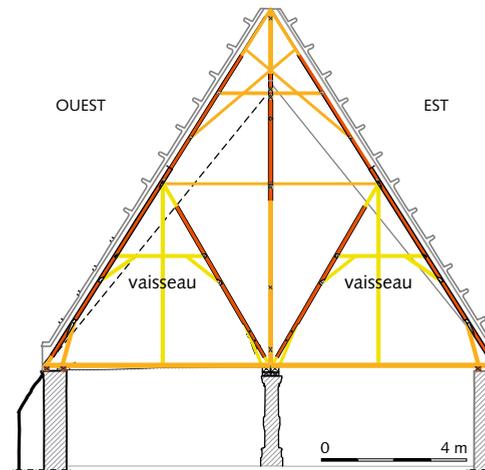
* lieu où se réunit quotidiennement la communauté religieuse ; appelée également salle du chapitre.



Le chantier du cloître et des bâtiments se déroule rapidement comme le suggèrent les choix constructifs : absence systématique de voûtement avec mise en œuvre de plafonds charpentés – reconnus dans les murs en élévation des ailes est et ouest du cloître – progressivement remplacés par des voûtes de pierres. On restitue pour le milieu du XI^e s. des galeries à doubles niveaux de circulation dans le cloître (comme à Noirlac ou Fréjus par exemple) et le développement des bâtiments vers le Nord et le Nord-Ouest. On suppose la présence d'un mur écran fermant le cloître au Sud et se prolongeant vers l'Ouest et l'Est, isolant le chantier du reste du site, en particulier de la zone supposée paroissiale ; cette limite alors imposée perdue encore aujourd'hui dans le parcellaire.

moitié du XIII^e s., changement de couverture qui a des répercussions sur l'étage et le dortoir dont il faut remonter les sols pour donner l'ampleur nécessaire au rez-de-chaussée. C'est ce chantier qui supprime le plafond charpenté et occulte les accès et les baies sud du dortoir, remplacés par de nouvelles dispositions gothiques. À l'Ouest, l'emplacement des bâtiments est figé dans le parcellaire, et l'archéologie a permis d'en retrouver les vestiges, tant en élévation que dans le sol. Le mur est conserve les baies qui éclairaient le cellier, salle enterrée située dans cette partie du cloître. L'étude des élévations permet de restituer le plafond charpenté et de faire des comparaisons avec, par exemple, le système de couverture et les dimensions du bâtiment des hôteleries de Saint-Hugues à Cluny.

1. Aile ouest du cloître, relevé et photo du pignon sud du dortoir.
2. Cloître, état actuel.
3. Cloître, galerie nord depuis le Nord-Est, vers 1900. Musée de La Charité
4. Aile ouest du cloître, relevé du mur est et restitution du solivage du plafond.



LIEUX D'ACCUEIL ET DE POUVOIR : HÔTELLERIE, LOGIS DU PRIEUR...



1, 3. Cour du Château vers 1900, et en 2014, hôtellerie (A), logis du prieur (B), porterie (C). Collection particulière, CEM

2. Logis des hôtes, pile nord de l'étage et sols.

4. Logis des hôtes, baie à coussièges de l'étage, 2014.

5. Logis des hôtes, restitution de la charpente et plan de phasage de l'étage.

6. Porterie.

7. Logis du prieur, porte d'accès à la tourelle d'escalier (fin XV^e-début XVI^e s.).

* fenêtre divisée en deux parties égales généralement verticales, le plus souvent au moyen d'une colonnette.

Au seuil du cloître, des bâtiments témoignent des nécessités d'accueil, par la communauté, de pèlerins, modestes visiteurs de passage et hôtes prestigieux. Au cours du priorat d'Antoine de Roche (1490-1504), et surtout de Jean de La Madeleine de Ragny (1504-1537), d'importants travaux modifient les bâtiments du prieuré, et plus spécialement les lieux d'accueil et d'exercice du pouvoir. Au premier, on doit le réaménagement de l'hôtellerie dès lors qu'il en confie la charge à dom Guillaume Garsaut. À partir d'éléments glanés dans les archives mais surtout d'une interprétation de la vue d'Israël Sylvestre, ce bâtiment a longtemps été localisé au nord de la cour du Château. Or, il faut plus probablement considérer

que c'est le bâtiment au Nord-Est de la cour du Château qui est l'hôtellerie, et non pas le cellier des moines selon une dénomination tardive (d'autant que l'on sait maintenant que le cellier du monastère se trouve dans l'aile ouest du cloître). C'est une construction gothique, avec des baies géminées* à linteau trilobé, disposant de coussièges (4) à l'intérieur, et dont le rez-de-chaussée voûté conserve encore quelques vestiges de peintures murales (sans doute une scène de banquet). Les salles du rez-de-chaussée correspondent au réfectoire, à des salles de repos, voire pour celle au Sud à une cuisine annexe à proximité de celle du monastère. L'étude archéologique menée récemment a montré qu'il fallait restituer, pour l'étage,

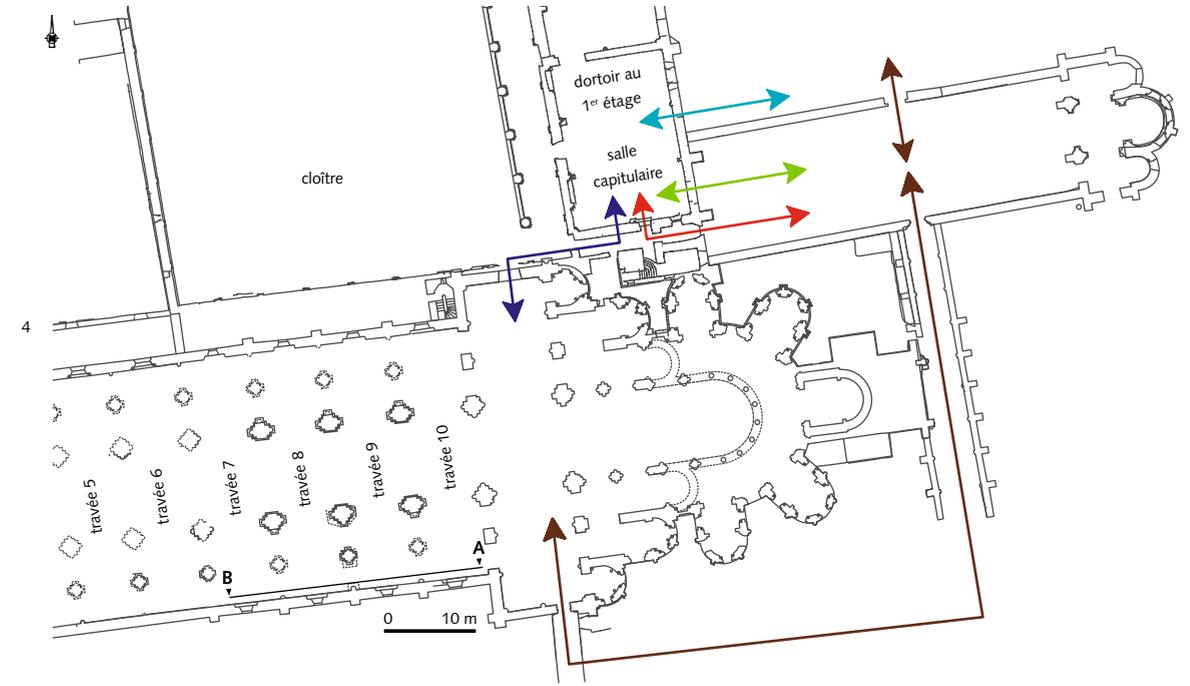
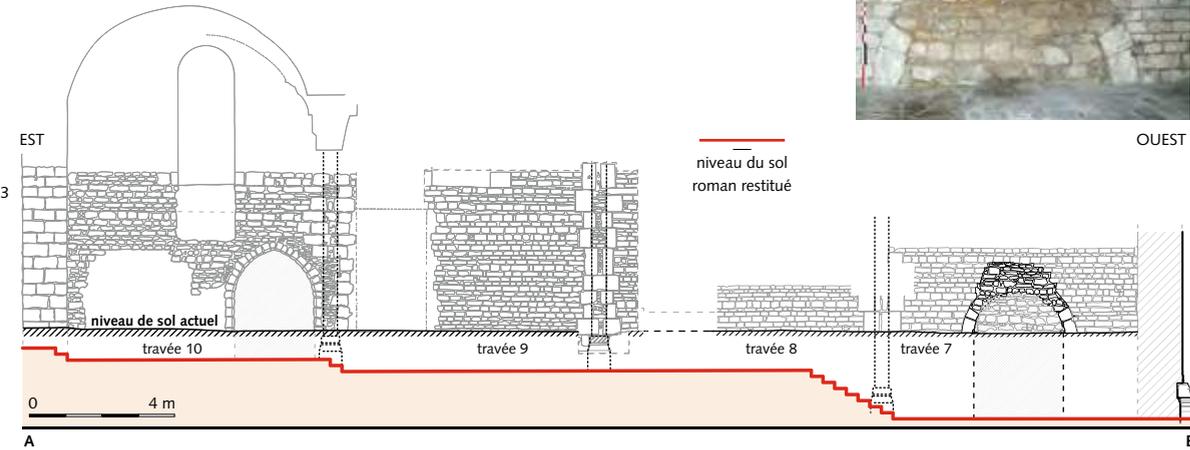
une vaste salle au sol de mortier de tuileau, couverte d'un double vaisseau, chacun voûté d'un berceau brisé (5), comme on en trouve dans les lieux de prestige et d'ostentation. On accédait à cet étage par un escalier monumental, situé à l'extérieur, contre le pignon nord. Plus au Sud, le logis du prieur, communément appelé "le Château", date de la fin du Moyen Âge ; la tourelle d'escalier polygonale, hors-œuvre, est caractéristique de l'architecture raffinée de cette période. Ce logis semble être une création de l'extrême fin du XV^e ou du tout début du XVI^e s., or l'examen attentif des constructions, du plan rapporté au parcellaire et des pièces placées en retour au Nord-Est montre qu'il s'agit d'une adaptation au goût du jour d'un bâtiment préexistant, du milieu ou de la seconde moitié

... ET PORTERIE

du XII^e s. si l'on se réfère au voûtement des pièces du rez-de-chaussée, à l'Est. Si cette interprétation est bonne et si les fonctions n'ont pas changé, il s'agirait d'un des plus anciens logis prieural. Au Sud, une galerie haute, à l'origine ouverte vers l'extérieur par une série d'arcades, assure une communication avec la porterie : le prieur accédait directement à son logis, dès l'entrée de la clôture. Le bâtiment de la porterie a aussi fait l'objet d'un "rhabillage" au goût de la fin du XV^e s., mais les volumes sont bien antérieurs. La grande arcade brisée et chanfreinée, côté cour du Château, est du même type que celles du triforium des travées de la nef de Notre-Dame visibles aujourd'hui depuis la place Sainte-Croix.



SD : sondage. Charpente : l'analyse archéologique des combles associée à la datation des bois de charpente par dendrochronologie montre que le toit a été entièrement reconstruit vers 1739-1740. Ce dernier se compose en partie de bois issus du démontage de la charpente médiévale levée vers 1304-1305. Restituée à l'aide de ces remplois, celle-ci appartient à un type très rare.



- relation entre la salle capitulaire et Saint-Laurent (XI^e-XVI^e s.)
- relation entre la salle capitulaire et l'extérieur nord de Saint-Laurent (XI^e-XIII^e s.)
- relation entre le dortoir et Saint-Laurent (XI^e s.)
- relation entre le dortoir et Notre-Dame (XII^e-XVII^e s.)
- relations entre Notre-Dame et Saint-Laurent et entre Saint-Laurent et l'extérieur nord (XIII^e-XVI^e s.)

ARCHÉOLOGIE DES CIRCULATIONS MÉDIÉVALES

1. Église Notre-Dame, transept nord : accès au cloître.
2. Église Notre-Dame, collatéral sud : porte ouest bouchée.
3. Église Notre-Dame, collatéral sud : niveau de circulation et accès.

On ne sait pas comment la partie de l'église prieurale détruite par le grand incendie de juillet 1559 a été gérée entre la seconde moitié du XVI^e et le XVII^e s., avant les remblaiements définitifs et la construction d'une nouvelle façade en 1695. Toujours est-il que depuis cette date, les sols de la place Sainte-Croix et de l'église Notre-Dame sont sensiblement au même niveau qu'aujourd'hui. Les résultats des sondages récents place Sainte-Croix ou ceux plus anciens ouverts dans la nef permettent de restituer un emmarchement d'au moins huit marches dans l'emprise de la huitième travée ; la porte aujourd'hui bouchée dans le gouttereau sud de la septième travée retrouvant alors une bonne hauteur si l'on restitue le niveau du sol roman. D'autres

emmarchements doivent être replacés dans la nef et le transept si l'on se réfère à la position des bases de colonnes et aux quelques informations issues des fouilles de 1956. Dans les chapelles, le sanctuaire, le déambulatoire et les chapelles rayonnantes, il semble que les sols actuels soient très proches des sols romans foulés par les pèlerins d'alors. Pour compenser la pente naturelle du terrain, le cloître a également été aménagé en terrasses. En termes d'accès, en dehors des portails occidentaux permettant d'accéder à la nef, il faut sans doute restituer deux portes dans le gouttereau sud. Dans le transept, au Nord, deux arcades correspondent aux accès au cloître, substituées par une large ouverture au XVIII^e s (1). Dans le transept

sud, rien n'indique qu'il y ait eu un accès avant la construction de la galerie de La Madeleine de Ragny (début XVI^e s.), bien que la galerie Gothique mise au jour au Sud de Saint-Laurent puisse avoir fait un coude pour déboucher à cet endroit. Cette galerie, qui donne accès à la nef de Saint-Laurent par le Sud, et fait face à une autre galerie au Nord, remplaçait peut-être une circulation à l'origine prévue depuis le cloître et la salle capitulaire vers l'extérieur nord de la nef de Saint-Laurent par une porte cintrée, encore partiellement visible aujourd'hui. Elle est condamnée lors de la mise en place du voûtement et des piles engagées de la salle du chapitre. Ces accès permettaient à la communauté de se rendre dans les différents espaces du monastère à des moments précis ;

la desserte de ces espaces étant suffisamment importante pour que les circulations soient maintenues, quoique modifiées, au gré des changements architecturaux. Les circulations verticales sont plus difficiles à restituer à cause des profondes modifications dues aux reconstructions des années 1770. Malgré tout, quelques indices au Nord de la galerie est du cloître (porte et baie hautes) semblent correspondre aux accès vers la partie nord du dortoir (dortoir des novices ?) et, toujours dans cette même galerie mais au sud, l'étude archéologique a permis de reconstituer les relations complexes entre l'église Notre-Dame, le cloître et le dortoir, et même d'envisager les circulations primitives entre le cloître, le dortoir, la salle capitulaire et l'église Saint-Laurent.

4. Propositions d'évolution des circulations entre l'aile est du cloître, Saint-Laurent et Notre-Dame (hypothèses 2014).



L'ensemble des objets présentés provient des fouilles du prieuré, hors échelle.
Musée de La Charité

1. Manche sculpté représentant un personnage couronné, (os).
2. Cannelle de tonnelet XVI^e s., (alliage cuivreux).
3. Vase à liquide (terre cuite).
4. Cruche (terre cuite).
5. Pichet à vin (terre cuite).
6. Carreau de pavement provenant de Saint-Laurent (terre cuite).

MONDE DES VIVANTS

Les dernières recherches archéologiques s'étant principalement attachées à l'étude des élévations, c'est lors des fouilles menées en marge du cloître et de l'église Saint-Laurent, dans les années 1970, que les archéologues ont pu reconstituer, grâce aux objets recueillis, une partie des menus de la communauté à la fin du Moyen Âge. Plusieurs dizaines de milliers de tessons de céramiques, de fragments de métal, de verre, d'ossements d'animaux ont été prélevés dans les différentes couches fouillées éclairant le quotidien des moines, les habitudes et leurs évolutions. Si le bœuf, le porc, le mouton et les volailles étaient consommés dans l'enceinte du monastère, les études spécialisées montrent que d'autres espèces

figuraient également au menu : lapin et lièvre, oie, colvert, perdrix, bécasse des bois, merle, courlis cendré, bécassine des marais, etc. Le poisson n'est pas absent : lotte, perche, carpe, rotengle, chevenne, grande alose, anguille et saumon ont été identifiés par les restes fragiles d'écaillés et d'arêtes. Les bâtiments étudiés aux abords de Saint-Laurent, et d'où sont issus la plupart de ces restes, ont alors été interprétés comme bâtiments d'accueil de clercs ou de laïcs de passage. Les réinterprétations faites aujourd'hui y voient plutôt l'infirmerie, lieu de rétablissement et de repos, où les régimes alimentaires s'adaptent aux soins de l'indigent plutôt qu'au respect de la Règle.



MONDE DES MORTS

Les espaces funéraires du monastère restent mal connus. Toutes les inhumations découvertes au Sud-Est de Saint-Laurent ou dans la galerie Gothique, datées du XI^e au XV^e s., sont délicates à comprendre, entre autres parce qu'elles ne reflètent pas le recrutement typiquement masculin auquel on s'attend. En effet, les études anthropologiques montrent la présence d'hommes, de femmes et d'enfants. Sans doute les raisons de cette mixité sont-elles complexes. Par ailleurs, on est incapable, aujourd'hui, de faire la part entre inhumations de religieux et de laïcs. En outre, les sépultures reconnues comme antérieures à la galerie Gothique, peut-être même à la fondation de 1059, sont trop peu nombreuses pour

être vraiment représentatives de la gestion de la mort au sein du monastère. On constate le caractère privilégié de certaines tombes, telle celle en coffrage de pierre comparable à la tombe du roi Philippe I^{er} *(1052-1108), et la volonté d'inscrire la mémoire du défunt, et plus largement de la communauté, dans la continuité depuis les origines : sépulture d'un prieur, sans doute Étienne de Nions décédé en 1334, contre le chevet de l'église des premiers temps, signalée par une très belle dalle funéraire ; sépulture en coffrage maçonné de Gérard, premier prieur, dans le sanctuaire de Notre-Dame ; sarcophage mérovingien réemployé à l'époque romane. Les sépultures sous la place Sainte-Croix sont, quant à elles, liées au cimetière de la paroisse établi après l'incendie de 1559.

1. Détail de la dalle funéraire attribuée à Étienne de Nions, XIV^e s. Musée de La Charité

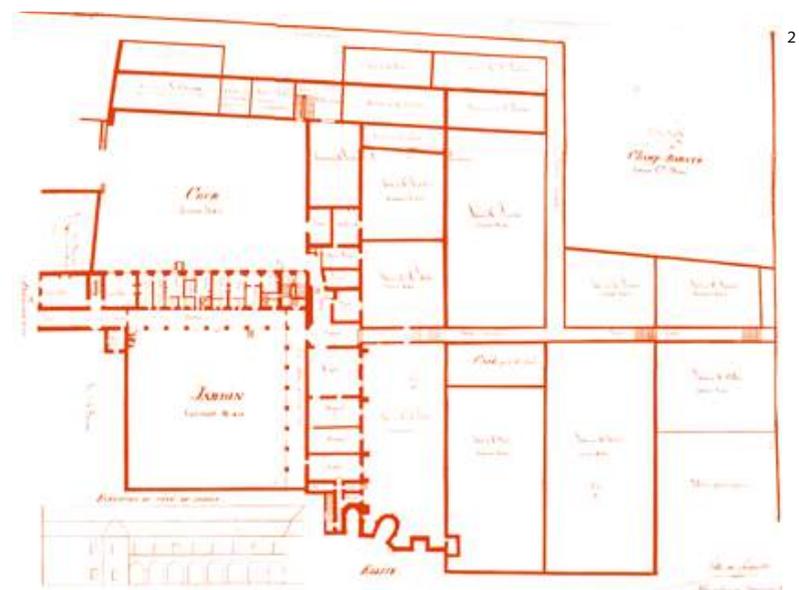
2. Sépultures dans la galerie Gothique. D. Billoin

3. Place Sainte-Croix, sondage 2 inhumations du cimetière paroissial.

4. Notre-Dame, sarcophage mérovingien découvert en 1962. Musée de La Charité

* mise au jour dans l'église abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire.





DE 1559 À 1789 DE 1789 À 2015

La reconstruction de l'église Notre-Dame et des bâtiments conventuels après les ravages causés par le grand incendie de juillet 1559 débute en mai 1695 et dure jusqu'au début du XVIII^e s. Le chantier, qui marque encore la physionomie du cloître et de ses bâtiments, a lieu entre 1774 et 1778. L'aile nord est entièrement reconstruite, ainsi que les galeries qui maintiennent, à l'Est, au Sud et à l'Ouest, les dispositions médiévales avec une circulation haute. La Révolution de 1789 apporte d'autres bouleversements radicaux : les trois paroisses de la ville sont supprimées et la fonction transférée dans Notre-Dame, ce qui épargnera alors, sans doute, l'église. Plusieurs manufactures et magasins s'installent dans les bâtiments nord et est : une faïencerie dirigée par Francis Warburton,

un sujet anglais fils de faïenciers originaires du Staffordshire ; les chaussures Loiseau, "À la Botte Rouge" ; puis, à la fin du XIX^e s., un marchand de vin dans le cloître et ses bâtiments*. Seule l'église Notre-Dame demeure, sauvée de justesse par son classement au titre des Monuments historiques en 1840 d'un projet de route Paris / Nevers qui devait couper la nef en deux. Depuis les années 1990, l'emprise historique du prieuré intègre peu à peu le domaine municipal au gré des restaurations et des réutilisations audacieuses. Au rayonnement spirituel de la fondation clunisienne durant tout le Moyen Âge, succède aujourd'hui celui des mots, comme autant d'appâts vers d'autres communautés d'esprit.

Le développement de La Charité-sur-Loire est lié à sa position au bord du fleuve, à la croisée des voies fluviales et terrestres. Les ressources des deux rives (notamment les forêts du Nivernais et les plaines céréalières du Berry) et du milieu aquatique lui sont ainsi directement accessibles, de même que toutes les denrées qui circulent sur la Loire. La Charité étant, au Moyen Âge, une étape sur le chemin de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, on peut supposer que le choix de l'implantation du site a été en partie conditionné par la possibilité de construire un pont, seul moyen de garantir le franchissement de la Loire toute l'année. En effet, la traversée

à gué ou par bac pouvait se révéler dangereuse, voire impossible, lorsque le fleuve était en crue ou gelé. Parallèlement aux interventions archéologiques sur le prieuré, un programme de recherches regroupant des disciplines complémentaires (histoire, archéologie subaquatique, archéologie du bâti, études sédimentaires, dendrochronologie) s'attache à comprendre l'évolution complexe des ponts au cours des neuf derniers siècles en lien avec l'histoire sociale et événementielle*.

* un numéro de la collection "Archéologie en Bourgogne" consacré aux ponts de La Charité est prévu dans les années à venir, en complément du n° 26 paru en 2011 "Patrimoine immergé : la vie quotidienne en bord de Loire (Auvergne, Bourgogne, Centre)".

1. La Charité-sur-Loire, la Loire se divise en deux chenaux entre lesquels se trouve l'île du Faubourg ; sur la rive droite, le prieuré clunisien et ce qui subsiste des remparts.
B.N. Chagny/Cap Archéo

2. Détail de la gravure de Matthäus Merian, datée de 1640 : pont de pierres, remparts bordant le fleuve et l'une des portes fortifiées destinées à contrôler l'accès aux ponts.

3. La Loire, le petit chenal, sous une des arches du pont du Berry ; restes de maçonneries et pieux de fondations témoignant des différentes étapes de destruction et de reconstruction du pont au cours des périodes moderne et contemporaine. P. Moyat

1. Cour du Château, vers 1900. Collection particulière

2. Plan des découpages révolutionnaires, hors échelle. Musée de La Charité

* c'est à Marie-José Garniche, conservatrice du musée de La Charité, que l'on doit la plus riche synthèse des connaissances sur l'occupation des lieux et leur évolution entre le grand incendie de juillet 1559 et les transformations d'après la Révolution de 1789.



L'ÉTAT ET LE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Le ministère de la Culture et de la Communication, en application du Livre V du code du Patrimoine, a pour mission d'inventorier, protéger et étudier le patrimoine archéologique. Il programme, contrôle et évalue la recherche scientifique dans les domaines de l'archéologie préventive (liée à des travaux d'aménagement) et de la recherche programmée (dont la seule raison est scientifique). Il concourt à la diffusion des résultats auprès de tous les publics.

La mise en œuvre de ces missions est confiée aux Directions régionales

des affaires culturelles (services régionaux de l'archéologie) ; à ce titre, elles concourent au financement des recherches. La richesse patrimoniale de la région Bourgogne couvre le million d'années de l'aventure humaine en Europe occidentale.



Le prieuré de La Charité est un monument exceptionnel à plus d'un titre. Membre du réseau des sites clunisiens, rare témoignage en France d'un "monument-quartier de ville", son église

est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en tant qu'étape sur les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France.

L'établissement public Le Prieuré de La Charité, qui a en gestion le monument, est quant à lui membre du réseau européen des Centres culturels de rencontre sous le vocable de "Cité du Mot". En prolongement du Festival du Mot, il organise des manifestations et des actions culturelles dans le domaine du mot et du langage. Résidences d'artistes, créations originales, colloques, expositions, visites thématiques et actions pédagogiques en direction des jeunes publics animent le monument tout au long de l'année.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

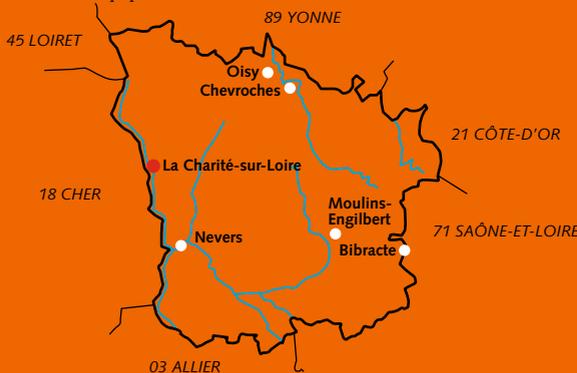
Le prieuré est librement accessible des vacances de Pâques à celles de la Toussaint, de 9h30 à 18h. Des visites guidées thématiques sont proposées à dates fixes durant l'été et sur demande auprès de l'Office de tourisme de La Charité-sur-Loire (contact@lacharitesurloire-tourisme.com ou par téléphone au 03 86 70 15 06). Renseignements sur la programmation : www.citedumot.eu



Centre d'études médiévales [CEM]

Basé à Auxerre (89), le Centre d'études médiévales, opérateur agréé en archéologie préventive pour les périodes médiévale et moderne, conduit des activités autour de quatre axes principaux :

- La recherche de terrain inscrite dans des problématiques relevant de l'histoire de la société médiévale. À travers les études sur les sources d'archives et les opérations de terrain, le CEM restitue l'origine et l'évolution des constructions rurales ou urbaines. Ces recherches constituent parfois le fondement scientifique des partis pris architecturaux dans le processus de restauration de monuments ;
- La formation en archéologie ouverte aux étudiants et aux professionnels du patrimoine. Ces travaux donnent lieu à une documentation qui contribue à étayer les dossiers dont disposent les collectivités locales sur leur patrimoine ;
- Les ateliers et les rencontres sur les activités de recherche ;
- Les publications : bulletin annuel faisant le point sur les activités de recherche (<http://cem.revues.org/>) et ouvrages concernant la Bourgogne médiévale et les axes de recherche de l'équipe.



Maître d'ouvrage :
Prieuré de La Charité,
Cité du Mot

ARCHÉOLOGIE EN BOURGOGNE
Publication de la DRAC Bourgogne - Service régional de l'archéologie
39 - 41 rue Vannerie
21000 Dijon
Tél. : 03 80 68 50 50

Conduite de l'opération :
Fabrice Henrion / CEM

Textes :
Annie Dumont pour l'étude des ponts de La Charité DRASSM ;
UMR ARtEHIS ;
Fabrice Henrion
avec la participation de :
Sylvain Aumard / CEM
Stéphane Büttner / CEM
Marion Gavoille / Université de Franche-Comté

Crédits photographiques :
Amis de La Charité
David Billoin / INRAP
Bernard Noël Chagny/Cap Archéo
Centre d'études médiévales
Annie Dumont
Fabrice Henrion
Pierre Moyat
Musée de La Charité
Serge Renimel

Plans, relevés, dessins, DAO :
Xavier D'Aire / CEM
Gilles Fèvre / CEM
Pierre-André Lablaude
Jérôme Mercier / CEM
Serge Renimel
Leslie Walter / CEM

Directeur de collection :
Agnès Rousseau-Deslandes /
SRA - DRAC Bourgogne

Maquette :
Laurent Jacqy

Graphisme :
Céline Henry

Impression :
I.C.O imprimerie

ISSN : 1771 - 6640

Dijon, 2015



diffusion gratuite, ne peut être vendu



Les plaquettes de la collection, éditées antérieurement, sont disponibles sur le site internet de la DRAC à l'adresse suivante : www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/DRAC-Bourgogne ; sélectionnez l'onglet Ressources documentaires / Publications SRA de la DRAC Bourgogne.